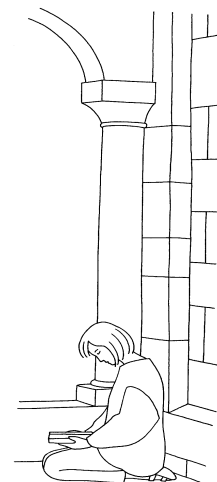


PRIER POUR TOUS LES HOMMES



Même lorsque nous nous retirons à l'écart pour prier seul à seul avec le Seigneur, c'est toujours en union intime avec tous nos frères du ciel et de la terre. Toute prière chrétienne se fait en Église.

L'ermite le plus solitaire est solidaire du monde entier. Il ne s'enfonce dans le désert que pour mieux entraîner vers Dieu l'immense foule des hommes.

Nous voudrions analyser ici deux aspects essentiels de cette merveilleuse solidarité : c'est avec toute l'Église et pour elle que toujours nous prions.

PRIER AVEC TOUTE L'ÉGLISE

Puisque le Christ habite notre cœur (Ga 2, 20 : Ep 3, 17) et qu'en Lui sont présents tous les membres de son Corps (Ep 1, 10), *toute l'Église du ciel et de la terre habite notre cœur* et ne cesse d'y prier le Seigneur.

Nous aimons fleurir la tombe de nos défunts, mais nous ne sommes pas obligés d'aller au cimetière pour les retrouver : ils sont tout proches de nous, dans notre cœur. Il arrive que cette présence se fasse en quelque sorte sensible. Une élève de terminale m'écrivait il y a quelque temps : « Je viens de perdre ma grand-mère. Elle était mon idéal et son départ m'a causé beaucoup de peine. Mais lorsque je communie, j'ai l'impression de communier à Mamie. Qu'en pensez-vous ? Ne suis-je pas dans l'illusion ? » Pour la rassurer, je lui ai envoyé le récit que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a fait de sa première communion. En revenant à sa place, elle a pleuré et certaines de ses compagnes se sont imaginé qu'elle s'attristait de l'absence de sa maman, décédée sept ans plus tôt. C'était tout le contraire : elle pleurait de joie. « Oh non, l'absence de maman ne me faisait pas de peine le jour de ma première communion : le ciel n'était-il pas dans mon âme, et maman n'y avait-elle pas pris place depuis longtemps ? Aussi, en recevant la visite de Jésus, je recevais aussi celle de ma mère chérie qui me bénissait, se réjouissait de mon bonheur. » (A 35 r^o-v^o ; Œuvres Complètes, Éd. du Cerf, 1992, p. 225).

Rome, dimanche 29 avril 1380. Il est midi. Sainte Catherine de Sienne se meurt. Raymond de Capoue, son père spirituel, se trouve à Gênes et vient de célébrer la messe. Il s'apprête à partir pour Bologne, où il sera élu supérieur général de son ordre dominicain. Il entend alors au fond de son cœur la voix de Catherine lui dire : « Sois sans crainte. Je suis au ciel pour toi. Ne crains rien, je suis près de toi. »



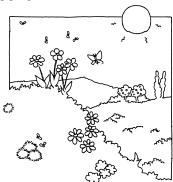
Mais ces manifestations sont rares et il serait malsain de les désirer. C'est sur la parole même du Seigneur que s'appuie notre foi en la présence intime de nos défunts. **Je suis la vigne, nous a-t-il dit, vous êtes les sarments** (Jn 15, 5). Il existe une telle union entre le Christ et tous les membres de son corps ecclésial que nous pouvons les retrouver là où se trouve le Christ, c'est-à-dire dans le fond de notre cœur.

Sœur Elisabeth de la Trinité l'avait si bien compris qu'elle disait à mère Germaine, prieure du carmel de Dijon, quelques jours avant de mourir : « Votre petite hostie passera son ciel au fond de votre âme, elle vous gardera en société avec l'amour. Oh ! dans quelle intimité nous allons vivre. Je viendrai vivre en vous, cette fois je serai votre petite mère. Vous avez été ma mère, ma supérieure, ma prieure sur la terre, mais dans quelques jours, c'est moi qui vivrai dans votre cœur et qui vous entraînerai sur les voies de l'amour et de la confiance. Je vous instruirai afin que ma vision vous profite, que vous y participiez et que vous aussi vous viviez de la vie des bienheureux. » (Œuvres complètes, Éd. du Cerf, 1991, p. 196-197).

Nos frères défunts ne sont évidemment pas les seuls à se trouver dans notre cœur et à nous entraîner vers le Seigneur. Ceux et celles qui vivent encore sur la terre font également partie de la chorale invisible qui chante au plus intime de nous-mêmes. Saint Augustin évoque souvent la mystérieuse union qui rassemble en un seul Corps tous les membres du Christ. Il écrit à deux prêtres qui viennent de le quitter : « À supposer que

mon absence m'éloigne encore plus de vous dans les terres les plus reculées, nous resterions pourtant ensemble en celui du Corps unique de qui nous ne devons pas nous séparer. Car, si nous habitons dans la même maison, on dirait que nous sommes ensemble. À combien plus forte raison sommes-nous ensemble quand nous sommes ensemble dans un seul corps. » (Épist. 142, 1. PL 33, 584).

Lorsque nous nous mettons à prier, nous le faisons en communion avec l'Église tout entière, avec tous nos amis du ciel et de la terre. Au lieu de nous désoler de ne pas savoir prier, *réjouissons-nous de pouvoir offrir au Seigneur la symphonie qui se chante dans l'auditorium de notre cœur*. Ils sont des milliers à L'adorer en chantant :



*Mon Dieu, Tu es grand, Tu es beau,
Dieu vivant, Dieu très haut,
Tu es le Dieu d'amour !*



La prière devient plus facile lorsque nous nous rappelons cette présence mystérieuse de tous nos frères. Pour suppléer à la pauvreté de sa prière après ses communions, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus invitait les saints et les anges du ciel à donner un magnifique concert à Celui qui venait de se donner à elle : « Je ne puis pas dire que j'ai reçu souvent des consolations pendant mes actions de grâce, écrit-elle ; c'est peut-être le moment où j'en ai le moins. Je trouve cela tout naturel, puisque je me suis offerte à Jésus, non comme une personne qui désire recevoir sa visite pour sa propre consolation, mais au contraire pour le plaisir de Celui qui se donne à moi. Je me figure mon âme comme un terrain libre et je prie la Sainte Vierge d'ôter les décombres qui pourraient l'empêcher d'être libre. Ensuite, je la supplie de dresser elle-même une vaste tente digne du ciel, de l'orner de ses propres parures et puis j'invite tous les saints et les anges à venir faire un magnifique concert. » (A 79 v° - 80 r°).

Mais, redisons-le, c'est aussi avec toute l'Église d'ici-bas que nous devons prier. « Je ne prie point sans vous, aimait écrire sainte Jeanne de Chantal à ses correspondants, puisque je vous porte dans mon cœur. » Une expression à prendre à la lettre.

Chacun de nous est le théâtre d'une superbe chorale : avec le Christ et en Lui, c'est l'Église tout entière qui chante la gloire du Père dans la musique de l'Esprit.



PRIER POUR TOUTE L'ÉGLISE ET POUR TOUS NOS FRÈRES

Étant donné que les membres de l'Église ne font qu'un dans le Christ, le moindre de nos actes exerce une influence sur l'Église entière et, de proche en proche, sur toute l'humanité.

Ce deuxième aspect du mystère nous enthousiasme encore plus que le précédent : par la ferveur de notre prière et de notre générosité, nous pouvons nous aider les uns les autres, même si nous sommes séparés par des milliers de kilomètres.

Après avoir donné quelques témoignages de la foi multiséculaire des chrétiens en ce mystère de la communion des saints, nous verrons comment nous pouvons nous représenter la fécondité des actes d'amour les plus cachés de notre vie.

Le mystère de la communion des saints.

Saint Augustin exhortait souvent ses fidèles à se réjouir de toutes les bonnes œuvres accomplies par d'autres chrétiens : « Partout où s'accomplit une œuvre bonne, disait-il, elle nous appartient à nous aussi, si nous savons nous en réjouir. » Par conséquent, explique-t-il à Proba, une veuve qui n'est plus assez vaillante pour jeûner : « Ce que l'une ne peut pas faire, elle le fait dans l'autre qui le peut, si elle aime dans cette autre ce que sa faiblesse ne lui permet pas d'accomplir elle-même. (Épist. 130, 31 ; PL 33, 507)

Réflexion semblable chez saint Thomas d'Aquin : « Non seulement le mérite de la Passion et de la vie du Christ nous est communiqué, mais tout ce que les saints ont fait de bien est communiqué à ceux qui vivent dans la charité, car tous sont un. Ainsi celui qui vit dans la charité est participant de tout le bien qui se fait dans le monde. » (Contra Gentes, IV, 29).

Beaucoup de nos tentations de jalousie seraient sapées à la racine si nous pensions plus souvent à ce mystère de la communion des saints. Au lieu de nous lamenter de n'être pas aussi généreux que telle ou telle personne de notre entourage dont la ferveur nous étonne - et nous désespère quelque peu -, offrons à Dieu tout ce que nous apercevons de beau autour de nous et ces richesses deviendront nôtres.

Cette offrande se renouvelle d'ailleurs au cours de chaque eucharistie : Par le Christ, avec Lui et en Lui, nous avons l'audace d'offrir au Père les actes d'amour de tous les saints du ciel et de la terre. Et le Père est tellement heureux de nous voir accomplir cette offrande qu'Il nous donne de participer aux mérites de tous ces gestes d'amour.

En agissant ainsi, nous ressemblons à celui que les provençaux appellent « le ravi » et dont ils ne manquent jamais de placer le santon dans leurs crèches. Le « ravi » n'exerce pas de métier particulier ; il se contente d'admirer tout ce que les autres font de bien.

Entendons-nous ! Le Seigneur ne nous demande pas de sombrer dans la paresse. Mais nous serions plus agréables à ses yeux si nous prenions davantage le temps de nous émerveiller et de chanter :

Que tes œuvres sont belles
Que tes œuvres sont grandes !
Seigneur, Seigneur, tu nous combles de joie !



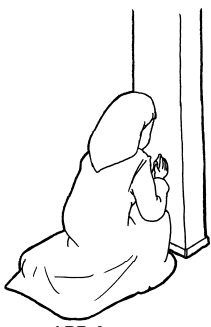
Notre vie serait surtout plus féconde.

Nous comprendrions aussi une fois pour toutes qu'il serait ridicule de nous enorgueillir d'être parvenu à nous maîtriser ou à nous engager avec ardeur au service de nos frères, alors que la grâce nous en a peut-être été méritée par l'humble prière d'une âme moins généreuse dans sa vie quotidienne, mais pleine de grands désirs pour l'Église et pour le monde « Que celui qui est chaste, dans sa chair, écrivait saint Clément de Rome aux Corinthiens, ne s'en vante pas, sachant que c'est un autre qui lui accorde la continence. » (Coll. Sources chrétiennes, N° 167).

Beaucoup d'auteurs chrétiens ont célébré ce mystère de la communion des saints. « Tel mouvement de la grâce qui me sauve d'un péril grave, écrivait Léon Bloy, a pu être déterminé par tel acte d'amour accompli ce matin ou il y a cinq cents ans par un homme très obscur de qui l'âme correspondait mystérieusement à la mienne et qui reçoit ainsi son salaire. »

Les personnages imaginés par Georges Bernanos baignent dans cette atmosphère. Ils se sauvent les uns les autres : en résistant un soir à la tentation du désespoir, le curé d'Ambricourt a sans doute obtenu la grâce d'ultime sursaut d'espérance pour le docteur Delbende qui s'est suicidé au même moment.

En mourant dans les affres de l'agonie, la vieille prieure qui s'éteint au début des *Dialogues des carmélites* obtient pour la toute frêle sœur Blanche de l'Agonie du Christ la grâce de mourir martyre à la fin de la pièce. Sœur Constance le remarque ingénument : « Pensez à la mort de notre chère mère, sœur Blanche ! Qui aurait pu croire qu'elle aurait tant de peine à mourir, qu'elle saurait si mal mourir ! On dirait qu'au moment de la lui donner, le bon Dieu s'est trompé de mort, comme au vestiaire on vous donne un habit pour un autre. Oui, ça devait être la mort d'une autre, une mort pas à la mesure de notre prieure, une mort trop petite pour elle, elle ne pouvait seulement pas réussir à enfiler les manches [...] Ça veut dire que cette autre, lorsque viendra l'heure de la mort, s'étonnera d'y entrer si facilement, et de s'y sentir confortable. Peut-être même qu'elle en tirera gloire : "voyez comme je suis à l'aise là-dedans, comme ce vêtement fait de beaux plis." » (Troisième tableau, scène 1)



La sainte prieure qui aurait dû mourir magnifiquement agonise lamentablement, pour qu'au moment de la persécution, la toute jeune novice - qui n'est que faiblesse - reçoive la grâce de monter sur l'échafaud comme en se jouant. Comme le dit encore sœur Constance : « On ne meurt pas chacun pour soi, mais les uns pour les autres, ou même les uns à la place des autres, qui sait ? »

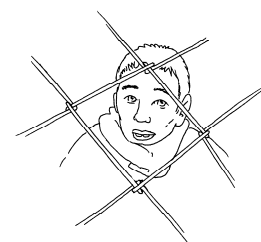
Et j'ajouterais volontiers que des carmélites obligées de quitter leur monastère, faute de novices venues les rejoindre, plaisent autant au Seigneur, si elles accomplissent cet « exode »

dans la paix, que les carmélites de Compiègne montant à l'échafaud le 17 juillet 1794. Certes, leurs noms ne seront pas inscrits dans le martyrologue, mais leur sacrifice est tout aussi fécond. En acceptant de voir « mourir » leur carmel, elles contribuent à la « naissance » d'une communauté dans un autre lieu. Telle est d'ailleurs la conviction d'un certain nombre de jeunes qui rejoignent aujourd'hui une communauté nouvelle. Ils sont intimement persuadés qu'ils doivent en quelque sorte leur vocation à la sérénité avec laquelle de vieilles religieuses acceptent sans murmure de voir fermé le noviciat dans lequel, il y a soixante ans, elles étaient plus d'une vingtaine à se préparer à leurs vœux. Cette conviction permet aux membres des communautés nouvelles de ne pas céder à la tentation de triomphalisme et aux autres de ne pas désespérer.

Nombreuses sont les âmes qui, un jour, ont offert leur vie pour un frère, afin de le sauver. Je pense à un prêtre tuberculeux qui, un soir, entend son camarade de sanatorium lui confier : « Je ne peux plus réciter mon Notre Père. C'est impossible ! C'est trop de souffrance ! » Alors, spontanément ce prêtre lui répond : « Je te comprends, mon pauvre vieux. Laisse, je le dirai à ta place. » « Une fois rentré dans ma chambre, continue le prêtre, ce "je le dirai à ta place" s'est imposé à mon esprit. Je n'arrivais plus à m'en détacher et j'ai su, non pas d'un savoir abstrait, mais d'un savoir viscéralement vécu, que la souffrance de ce pauvre type était aussi la mienne et que j'avais à la vivre et à l'offrir comme la mienne. Nos deux souffrances étaient inséparables, elles et toutes celles de ce sana... Par la suite, au long des années, cette idée-force s'est emparée de ma vie. Oh ! je suis encore très lâche, très égoïste, mais je sais que, lorsque je n'y suis pas fidèle, je passe à côté du vouloir profond de Dieu. »

Mgr Maxime Charles, ancien recteur de la basilique de Montmartre, a toujours estimé que le rayonnement du centre Richelieu qu'il avait fondé, en 1944, pour les étudiants en Sorbonne était dû au sacrifice obscur de deux hommes morts en déportation à la fin de la guerre. Le premier, l'abbé Basset, avait été son prédécesseur à l'aumônerie des étudiants. Il avait si peu réussi dans cet apostolat qu'après avoir milité dans « Rail-Résistance » et avoir été arrêté par la Gestapo, il n'avait pas été regretté par les étudiants : ceux-ci le trouvaient trop sarcastique. Victime de mauvais traitements en camp de déportation, il allait mourir. Un camarade lui demande : « Tu es prêtre, tu as bien un évêque. Si tu veux lui faire une commission, je m'en chargerai volontiers ». Le père lui répondit qu'il n'en voyait pas la nécessité. Son échec auprès des étudiants l'avait profondément marqué. Puis, se reprenant, il prononça ces paroles mémorables : « Je n'ai pas réussi auprès des étudiants ; mais, tu sais, l'Église a de la suite dans les idées : j'aurai certainement un remplaçant, que j'ignore, pour assurer l'aumônerie. Alors, tu iras le trouver et tu lui diras que mon échec auprès des étudiants et que toute cette misère du camp de déportés, cette mort douloureuse et sans gloire, je les offre à Dieu pour que lui réussisse. » Quand l'abbé Charles apprit de ce rescapé du camp de déportation la façon dont son prédécesseur avait offert sa pauvre mort pour le succès de son successeur, il s'expliqua la facilité avec laquelle démarrait son ministère.

L'autre « pilotis » du Centre Richelieu, explique Mgr Charles, fut un jeune jéciste qu'il avait connu aux Chantiers de Jeunesse, Jean Ficheux. Celui-ci lui avait prédit qu'après la guerre il serait nommé aumônier d'étudiants. Très généreux, ce jeune jéciste était entré au séminaire académique de Lyon et avait achevé sa vie lui aussi dans un camp de déportation. Il était mort le jour même où l'abbé Charles avait été détaché comme aumônier de la Sorbonne ! « J'ai toujours considéré, disait-il, que ce que j'ai pu faire de bien était l'œuvre de l'abbé Basset et de Jean Ficheux beaucoup plus que la mienne ! »



Comme le dit Patrick de Ruffray : « Se développent tout au long du temps deux histoires distinctes et emmêlées comme l'ivraie et le bon grain. L'une apparaît comme une sorte de théâtre où les dominateurs posent en gros plan les actes politiques éphémères, l'autre est au contraire faite d'une trame invisible que tissent quotidiennement les humbles avec de modestes petits actes de foi, d'espérance et de charité. »

Quand les historiens futurs écriront l'histoire des années 1989-1990, ils ne manqueront pas d'analyser les raisons pour lesquelles les régimes marxistes se sont effondrés à ce moment-là dans les pays de l'Est et ils auront raison de le faire. Mais leur échappera toujours l'importance de tous ceux qui, pendant des années, auront prié en URSS, en Roumanie, en RDA, pour qu'un jour la violence puisse cesser. Or, à nos yeux de chrétiens, la prière et la générosité de cette Église du silence ont joué un rôle déterminant dans l'effondrement de la dictature marxiste.

Les trois façons de prier pour nos frères.

Comment nous représenter l'efficacité de nos prières, de nos actes d'amour ? De trois manières.

« Attire-moi, nous courrons » (Ct 1, 4)



Tel est le tout premier cri que, dans le *Cantique des cantiques*, l'épouse adresse à son Dieu. Elle ne Lui demande pas d'attirer ses compagnes, elle se contente de Lui dire : Attire-moi ! Autrement dit, elle est persuadée qu'en se laissant attirer par le Seigneur dans le silence de sa prière, elle permettra à beaucoup d'autres âmes de courir à leur tour vers Lui : nous courrons !

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus était émerveillée par ce contraste, dans le texte sacré, entre le « moi » et le « nous » : « Ô Jésus, il n'est donc même pas nécessaire de dire : "En m'attirant, attirez les âmes que j'aime !" Cette simple parole : "Attirez-moi" suffit. Seigneur, je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; cela se fait sans contrainte, sans effort, c'est une conséquence naturelle de son attraction vers Vous. De même qu'un torrent, se jetant avec impétuosité dans l'océan, entraîne après lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivage de votre amour attire avec elle tous les trésors qu'elle possède. » (C, 34 r ; p. 281) On a pu dire à juste titre que Thérèse comprenait ce jour-là une loi spirituelle aussi importante dans son ordre que la loi d'attraction universelle découverte par Newton au XVIII^e siècle. Newton avait découvert que tous les astres du ciel s'attiraient en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leurs distances. Thérèse découvrait par la simple lecture de la Bible que toute âme qui se laisse captiver par Dieu permet mystérieusement à beaucoup d'autres âmes de s'élancer à leur tour vers Lui. « Toute âme qui s'élève élève le monde » disait à la même époque Elisabeth Leseur. (Journal et pensées de chaque jour, p. 31).

Oui, chaque fois que je dis au Seigneur de tout mon cœur : « Père, que ton nom soit sanctifié » ! Chaque fois que je me laisse attirer par son amour, par sa beauté, par sa gloire, ce sont beaucoup d'autres frères et sœurs qui courent vers Lui ! Sans même que nous soyons obligés de les nommer.

Seigneur, prends pitié de nous.

Voilà une autre façon de nous représenter l'efficacité apostolique de notre prière, lorsque celle-ci devient davantage une humble supplication. Plus je m'ouvre aux torrents de miséricorde qui coulent du cœur de Dieu, plus je leur permets de déferler sur le monde.

« Qu'elle est donc grande la puissance de la prière ! écrivait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. On dirait une reine ayant à chaque instant libre accès auprès du roi et pouvant obtenir tout ce qu'elle demande » (C 25 r°)

Cette prière d'intercession pour le monde s'accompagne parfois de l'énumération de toutes les personnes que nous portons dans notre cœur et qui nous ont confié leurs intentions de prière ; mais, à d'autres moments, nous préférons rester en silence devant le Seigneur, en pensant qu'Il connaît beaucoup mieux que nous ce dont elles ont besoin.



Au lieu de multiplier neuvaines et chapelets pour supplier le Seigneur d'intervenir en faveur de personnes en difficulté - ce qui est une excellente façon de faire -, nous préférons alors lui exposer paisiblement la situation pénible dans laquelle elles se trouvent. Nous nous contentons alors de dire, comme Marie à Cana : « *Ils n'ont plus de vin !* » (Jn 2, 3). Ce fut aussi, quelques années plus tard, la prière de Marthe et d'une autre Marie, celles de Béthanie, qui allèrent trouver Jésus en se contentant de lui dire : « *Maître, notre frère Lazare, celui que tu aimes, est malade* » (Jn 11, 3)

Comme nous le faisons en chaque Eucharistie, cette prière d'intercession englobe les vivants et les morts. Dès les débuts de leur Histoire, les chrétiens ont pris l'habitude de prier pour que les âmes de leurs défunts soient délivrées au plus vite des souffrances qu'elles doivent peut-être encore subir au purgatoire.

« Seigneur, prends pitié ! » Ce cri de confiance est toujours efficace. En demandant au Seigneur de guérir mon cœur, je contribue à l'extension de son règne dans l'Église et dans le monde.

C'est pourquoi, chaque fois que je me confesse, je contribue très efficacement au renouvellement de toute l'Église. En donnant au Seigneur la joie de me purifier, je Lui donne aussi la joie de rajeunir un peu plus tous les membres de son Corps.



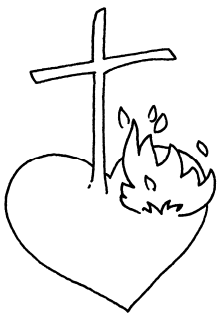
« Dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour »

Il existe une troisième manière de nous représenter la fécondité de notre vie d'union à Dieu. C'est de nous rappeler qu'Il ne se laisse jamais vaincre en générosité. Si nous Lui offrons jour après jour, minute après minute, les actes d'amour qu'Il nous demande, Il nous récompensera au centuple. C'est Lui-même qui nous l'a promis dans l'Évangile (Mc 10, 30).

Certes, c'est toujours Dieu qui nous donne la grâce d'être fidèles. Lorsqu'Il couronne nos mérites, remarque saint Augustin, Il ne fait que récompenser ses propres dons. Il n'empêche que nous restons libres de répondre ou non à ses invitations et, sans orgueil, nous pouvons nous réjouir de contribuer, par nos actes d'amour, à la transformation du monde.

Chaque fois que nous gardons le sourire au milieu de nos difficultés, chaque fois que nous manifestons ainsi à notre Dieu notre foi imperturbable en sa tendresse infinie, nous Le réjouissons et Il répand un peu plus sur le monde les largesses de son cœur.

« Dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour », disait Thérèse en septembre 1896, un an avant sa mort. Elle avait compris qu'en se contentant d'être, dans le cloître, un cœur brûlant d'amour pour son Dieu, elle permettait à tous les autres membres de l'Église de bien accomplir leur mission. L'Église est en effet un grand Corps mystérieux - « mystique » - dont tous les membres sont solidaires les uns des autres. C'est l'Esprit-Saint qui en est l'âme, mais il dépend de chacun de nous de s'ouvrir plus ou moins à son influence. Si je mets beaucoup d'amour dans les moindres gestes de mon existence, j'augmente en quelque sorte la température spirituelle du Corps, la charité théologale, la vitalité de l'Église tout entière et, du coup, les autres membres seront plus vigoureux : les martyrs n'hésiteront pas à témoigner de leur foi et les apôtres à parcourir le monde



En juin 1897, Thérèse s'oblige à marcher, malgré sa fatigue, dans l'allée des marronniers, comme le lui a suggéré le médecin. Pourquoi ? « Je marche pour un missionnaire » (Témoignage de sœur Marie du Sacré-Cœur ; p. 1182), répond-elle. Elle pense certainement au père Roulland parti en Chine l'année précédente et qu'elle veut aider dans son apostolat. Quelques mois plus tôt, elle lui avait envoyé un poème consacré à Théophile Vénard, où elle chantait cette mystérieuse fécondité du plus petit acte d'amour :

Mon faible amour, mes petites souffrances,
Bénies par Lui, Le font aimer au loin. (Poésie 47)

« Il faudra que le bon Dieu fasse toutes mes volontés au ciel, osait dire Thérèse à la fin de sa vie, parce que je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre. (Derniers entretiens, 13 juillet)

C'est seulement au paradis que nous nous rendons pleinement compte de tout ce que nous nous devons les uns aux autres. C'est pourquoi, remarque encore Thérèse, nous ne rencontrerons, là-haut, aucun regard indifférent. Nous nous dirons tous « merci » éternellement ; nous verrons par exemple que les grands saints qui auront illuminé l'Église avaient été désirés par une toute petite âme bien cachée qui avait demandé au Seigneur l'éclosion de cette sainteté. Thérèse s'enthousiasmait à cette pensée. « Combien de fois, ai-je pensé, confia-t-elle le même jour, que je pouvais devoir toutes les grâces que j'ai reçues aux prières d'une âme qui m'aurait demandée au bon Dieu et que je ne connaîtrai qu'au Ciel. » (Derniers entretiens, 15 juillet.).

Il y aura bien des surprises à notre arrivée dans le paradis. Nous nous apercevrons que, dans la multitude des saints que nous aurons fêtés chaque année le 1^{er} novembre, il y avait des saints de première grandeur que nous découvrirons enfin. Quant aux dettes que nous aurons contractées sur terre par suite de nos négligences ou de nos méchancetés, nous nous apercevrons que Dieu les aura payées à sa manière - infinie ! - si nous avons eu la simplicité de le Lui demander.

Réjouissons-nous dès ici-bas de la valeur que peuvent prendre les actions les simples de notre vie, quand nous les accomplissons avec amour.